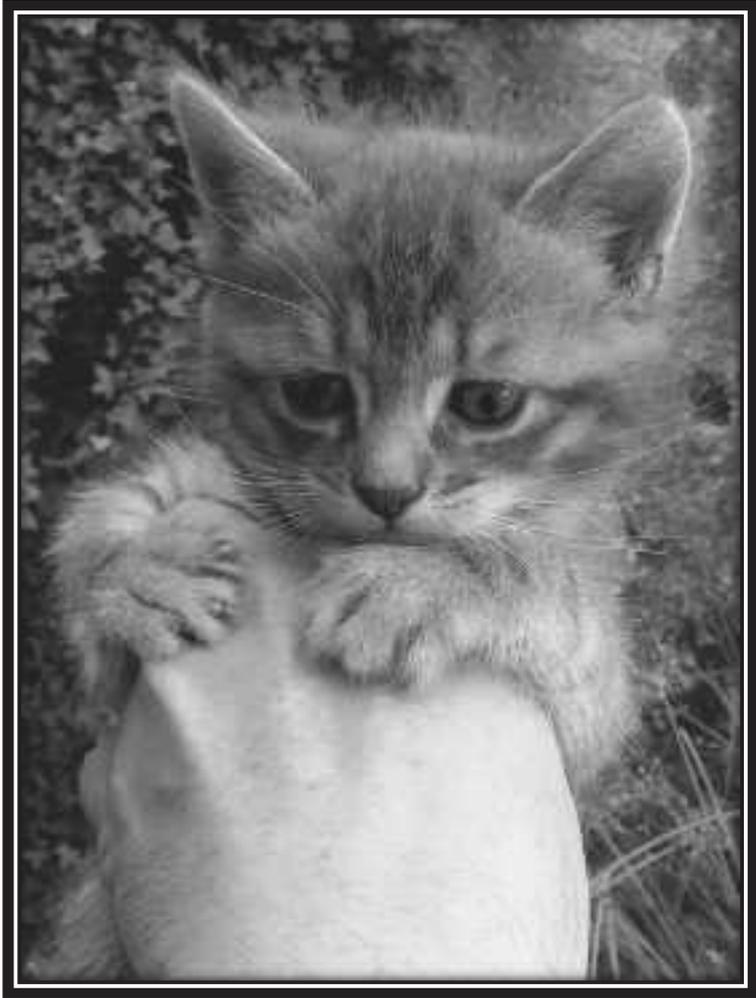


Pitchoun

**MOI, PITCHOUN**  
*Huitième Merveille*  
*du Monde*



**Chapitre I**  
***1920***



*Avant mon départ pour Hollywood, en 1920.*



*Toujours avant le départ  
dormant avec mes frères.*



*Avec ma mère, Glue.*



*Avec mon frère, que je retrouverai  
bien des années plus tard.*



*Face à mon destin, prêt à marquer  
l'Histoire du cinéma.*

Pitchoun, en langue provençale, signifie affectueusement « petit garçon ». C'est donc sûrement quelqu'un du sud qui m'amène à Paris, ce jour ensoleillé de juin 1920. Il m'a enfermé dans une très jolie boîte dans laquelle j'ai voyagé depuis la mer, en train, car il veut m'offrir à son acteur préféré, un monsieur du nom de Douglas Fairbanks.

Douglas est à ce moment-là l'acteur le plus célèbre du monde avec Charlot. Mais quand on le dit comme cela, on ne dit rien. Car il faut bien imaginer ce que je vois, moi, jeune chaton à peine sevré, depuis les jolis barreaux de ma cage de luxe enturbannée comme un cadeau princier : 10 à 20 000 humains hystériques sur les grands boulevards de la capitale française en train d'acclamer Douglas, accompagné de sa femme Mary. Mary Pickford est une superstar, elle aussi, on l'appelle « la petite fiancée de l'Amérique ». J'ai déjà vu Douglas dans un film une semaine avant, car le monsieur qui veut m'offrir m'a emmené un soir au cinéma en plein air de son village de montagne. Pourquoi moi et pas un des autres chatons de la portée ? Je n'en ai jamais rien su, toujours est-il que ce cela a déclenché en moi l'amour-passion du cinéma.

C'est dans une cohue monstrueuse que ce monsieur tente de traverser la foule, si compacte qu'on a l'impression que tout le monde cherche à écraser tout le monde. On évacue Mary vers un

magasin car on craint maintenant un accident en forme de catastrophe planétaire : la pauvre petite Mary étouffée par la marée humaine !

Le bras de l'homme tend la boîte en direction de Douglas encore perché sur un véhicule pour être vu de tous, mais la façon dont tout bouge me fait comprendre que la situation devient de plus en plus incontrôlable et que ma boîte va terminer au sol avec moi dedans : je vais terminer piétiné. Ce sentiment s'accroît (et c'est un euphémisme) quand je sens que plus personne ne tient la boîte, une seconde de vide cauchemardesque.

J'ai bien entendu le monsieur hurler à bout de forces dans un anglais à l'accent approximatif :

– C'est pour toi, Douglas ! C'est pour toi et Mary !

Mais nous sommes trop loin de Doug. Du moins est-ce ce que je crois. Dans un geste héroïque digne de ses plus grandes acrobaties cinématographiques, Douglas a penché quasiment tout son corps au-dessus de la foule, ne se retenant que d'une main à un grand lampadaire de rue situé à proximité, et me rattrape au vol !

Mon nom est marqué sur la boîte mais j'entends le monsieur hurler :

– Il s'appelle Pitchoun ! Pitchoun !

Il me rapproche de lui pour me regarder dans les yeux : Douglas !

Douglas me montre alors à la foule avec son grand sourire légendaire et l'harangue en clamant mon nom à son tour : je vois tous ces gens m'applaudir en hurlant de joie car le petit chaton que je suis alors, terrorisé dans son emballage cadeau, les émeut visiblement au plus haut point.

Voilà le début de ma vie. Je ne sais pas encore que je vais vivre jusqu'à 100 ans, que je vais être capable de communiquer avec des humains et qu'on va m'appeler la « 8<sup>ème</sup> merveille du monde ».

Beaucoup de gens sont toujours surpris de voir que je laisse tout le monde me qualifier ainsi sans corriger. C'est exact : je pourrais faire décaler toutes les merveilles d'une place et demander à être appelé la *première* merveille du monde (je suis la seule merveille vivante, après tout), mais non, et d'ailleurs à quoi bon, puisque lorsque l'on demande à quelqu'un de lister les 8 merveilles, cela commence invariablement de la même façon : « Bon alors : Pitchoun... »

Et ensuite ça cogite. Je vous laisse tirer les conclusions qui s'imposent.

\*

\* \*

Notre voyage retour en paquebot se déroule magnifiquement : c'est très impressionnant de voir

Douglas parler, qui plus est en 3D et en couleurs. Je n'ai jamais vu (en 100 ans) quelqu'un d'aussi bronzé que Doug : une vraie grillade ! Mary est toute pâle à côté mais constamment de bonne humeur et d'une gentillesse infinie.

Après la croisière, nous sommes accueillis par les caméras des actualités qui, à l'époque sont diffusées au cinéma puisque la télévision n'existe pas encore. Ensuite une belle voiture nous emmène à Pickfair, nom de la luxueuse villa sur les hauteurs d'Hollywood et qui appartient à mes illustres humains de compagnie.

J'ai rencontré peu d'humains proches du chat, mais Doug est indéniablement un de ceux-là. Je peux le voir tout l'été s'entraîner dans le parc pour les acrobaties de la scène finale de son dernier film et il est d'une souplesse et d'une agilité confondantes. La fine moustache qu'il arbore depuis peu et qui lui va d'ailleurs à ravir le rapproche encore davantage du chat et du génie. Bref : de moi.

- Mon nouveau film, je le ferai pour toi, Pitchoun !  
Me répète-il sans cesse.

En effet, il a décidé de rendre hommage à la France après son voyage inoubliable à Paris et pris la décision d'adapter les *3 mousquetaires*. Mais avant cela, il lui reste donc à mettre en boîte cette ultime scène pour *Le signe de Zorro*.

\*

\* \*

Par chance, il m’emmène avec lui. Je dis « par chance » aujourd’hui, mais à cet instant, je suis convaincu qu’il va m’emmener sur tous ses films à partir de maintenant, or pas du tout : je n’assisterai au tournage que de cette scène (le grand duel final à l’épée) et ne reverrai pas un plateau de cinéma avant 5 interminables années.

Lorsque vous voyez un chat miauler, c’est qu’il cherche à vous dire quelque chose. Je ne sais pas ce que Doug comprenait mais en tout cas : il ne comprenait pas que je lui demandais de m’emmener à nouveau avec lui.

Je savais que *Le signe de Zorro* était un événement important même à l’époque où j’étais loin de saisir tous les détails du monde qui m’entourait. Je n’en ai cependant mesuré l’impact véritable que bien plus tard, en faisant des recherches sur cette époque incroyable et je suis tombé sur cet encart publicitaire publié par les heureux distributeurs du film :

*Nous pensions avoir réalisé l’incomparable popularité et la valeur au box-office de Douglas Fairbanks. Nous trouvons que « Le signe de Zorro » était effectivement un grand film, mais nous n’étions en aucun cas préparés aux démonstrations de force proprement démentiennes qui ont lieu partout où le*

*film est montré. Par exemple, le cinéma Capitol de New-York vient d'établir un nouveau record du monde en enregistrant 94 501 entrées en une seule semaine !*

\*

\* \*

Le seul film de Douglas au tournage duquel je participerai entièrement s'appelle *Don X – Fils de Zorro*. Il m'a emmené pour la célèbre scène où un taureau devient incontrôlable avec au départ un problème de taille : le taureau était aussi énervé que l'orang-outan au milieu de sa sieste. Il fallait donc le mettre en rogne : d'où ma venue sur le plateau, un gigantesque décor de Madrid fin 19<sup>ème</sup> siècle.

Douglas essaie une dernière fois d'exciter le taureau, mais même en faisant claquer son fouet à côté de lui rien n'y fait : l'animal le regarde en se demandant pourquoi il fait ça. Quand je regarde le bestiau dans les yeux, je comprends sur le champ que les préoccupations intellectuelles occupent certainement peu d'espace dans son temps libre.

Douglas me prend dans ses bras pour m'expliquer ce que j'ai compris depuis le début. Je ne lui en veux pas mais je vois toute l'équipe du film sourire béatement et eux, je sais qu'ils pensent : « demain on y est encore ». Forcément : si je suis

beau à tomber par terre, je suis bête à pleurer. Raisonnement humain médian. Je saute des bras de Doug alors qu'il n'a pas fini ses gestuelles explicatives entre deux phrases simplifiées. J'accompagne mon saut d'un « brrrlll... brrrlll » agaçé. Je me place en face du taureau et je feule comme un dégénéré. « Feuler », pour les petits enfants qui me liront (les enfants m'adorent), c'est ce bruit que les chats font pour impressionner.

Evidemment, avec son QI pas plus élevé qu'une croquette, le taureau commence à gratter le sol en fulminant pour me prévenir d'une charge imminente. Je n'en attendais pas moins de cet ectoplasme. Le réalisateur Donald Crisp hurle :

– Action !

Et le taureau commence à me charger. Vous avez bien lu : il pense sérieusement qu'il est en mesure de me rattraper, moi, un chat. Laisser-moi plisser les yeux (oui : quand nous rions, nous, les chats, nous plissons les yeux en silence au lieu de nous esclaffer bruyamment. Excusez-nous de faire dans la sobriété).

Le taureau court ensuite dans tout le décor de ville pour une des scènes les plus impressionnantes du film. Et quel face à face avec Doug !

Après mon exploit, et sans doute pour me remercier, Douglas m'emmène chaque jour sur le plateau, où je m'occupe de détendre les membres de

l'équipe qui me paraissent un peu tendus ou anxieux.  
Cela s'appelle la ronron-thérapie.

**Intermède**  
*2020*





*Mai 2020, j'ai 100 ans et je viens d'écrire sur traitement de texte avec d'immenses difficultés (les claviers d'ordinateurs sont mal adaptés aux pattes de chat) le premier chapitre de mes mémoires. Mon humain de compagnie (depuis 1951) me dit que c'est nullissime. Je déprime dans le jardin.*

